

et quand il le faut, je suis aveugle et sourd. »

Voyant qu'ils n'aboutiraient à rien, les démons s'avouèrent vaincus ; désespérés, ils brûlèrent l'auberge afin que personne n'y put trouver un refuge, puis tout tremblants retournèrent aux enfers.

Satan le père les reçut fort en colère ; mais il les renvoya bientôt tenir hôtel sur un autre chemin. La récolte sera toujours abondante et les enfers ne chômeront pas.

Antonarello continua sa route. Je ne sais pas s'il a trouvé la fortune, mais il ne tardera pas à la rencontrer s'il met en pratique les conseils qu'il a reçus de la bonne sainte Vierge.

(Conté en 1882 par Mademoiselle Adélaïde de Alma [Porto-Vecchio]).

XVIII

LA BÊTE A SEPT TÊTES

UNE femme avait trois fils. L'aîné lui dit un jour :
— « Il existe en France un serpent qui tue beaucoup de monde et le roi a promis sa fille

à qui en débarrasserait le royaume ; je veux tenter l'aventure.

— Ne t'en va pas, mon enfant, reste avec nous, lui dit la mère ; mais le fils aîné ne voulut rien écouter et partit. »

En route il rencontra des voleurs qui le tuèrent.

Le second fils voulut aussi partir combattre le serpent à sept têtes ; mais il n'était pas arrivé au milieu du voyage qu'il eut le même sort que son aîné.

Ne voyant revenir aucun de ses deux frères, le plus jeune, qui s'appelait Bertuolo, dit à sa mère :

— « Je veux me mesurer avec le serpent à sept têtes qui est en France. Lorsque je l'aurai tué, je me marierai avec la fille du roi et je viendrai vous chercher. »

Voyant qu'elle ne pourrait empêcher son fils d'affronter un si grand péril, la mère fit deux grands gâteaux et les lui donna.

Celui-ci se dirigea alors vers la France, monté sur son âne Bertu.

Après trois jours de fatigue, l'âne eut faim, et comme il n'y avait pas d'herbe, Bertuolo lui donna un morceau de gâteau. Mais à peine l'animal y avait-il goûté qu'il tomba mort.

— « Ah ! se dit Bertuolo, mes gâteaux sont empoisonnés, cela pourra me servir. »

Il se remit en route et marcha longtemps, longtemps sans jamais s'arrêter.

Après plus de cent jours il rencontra des voleurs qui lui dirent :

— « Où vas-tu ?

— Je cherche deux ou trois compagnons afin de me faire brigand.

— S'il en est ainsi, viens avec nous. »

Et Bertuolo suivit les voleurs qui rentrèrent dans leur caverne.

— « Qu'as-tu pour manger ? Tu ne possèdes rien ?

— J'ai un excellent gâteau que vous pourrez vous partager tout entier.

— Et toi ?

— Je viens d'en finir un il n'y a qu'un instant. »

Les voleurs prirent le gâteau et le mangèrent ; mais bientôt ils se mirent à crier, à se tordre, à se rouler par terre, si bien qu'une heure après, ils expiraient au milieu des plus atroces souffrances.

S'étant ainsi débarrassé des brigands, Bertuolo s'empara des clefs de leur trésor et continua sa route.

Il arriva sur une haute montagne d'où il vit cent corbeaux s'abattant sur les cadavres des voleurs.

— « Croua ! croua ! croua ! »

Sans mon gâteau, c'est sur moi qu'auraient chanté ces corbeaux, pensa le voyageur.

Après s'être bien reposé, Bertuolo s'apprêtait à descendre l'autre versant de la montagne, lorsque, jetant un dernier coup d'œil, il vit les cent corbeaux étendus là par terre à côté des squelettes des sept voleurs.

— « Tiens, tiens, c'est que mon gâteau ne badine pas; s'il continue ainsi je ne sais où cela s'arrêtera. Mais bah ! reprenons notre route sans nous inquiéter de ce qui peut arriver. »

Et voilà Bertuolo, le sac vide et le cœur léger se dirigeant gaiement vers la France.

Après plusieurs jours de marche, il crut enfin être arrivé. Comme il était fatigué, il s'assit sur un pont se disant en lui-même :

— « On m'a raconté en voyage qu'après avoir tué la bête à sept têtes, il fallait proposer une énigme que le roi ne pourrait déchiffrer. Que lui dirai-je ? »

Bertuolo se mit à réfléchir.

— « Enfin, se dit-il bientôt, j'ai trouvé. Si le roi devine ce que je vais lui dire, il sera bien malin. »

Bertuolo arriva à la cour.

— « Pan ! pan !

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je désire parler au roi.

— Le roi ne reçoit pas des hommes comme toi, ainsi tu n'as pas besoin d'insister.

— Il faut que je le voie, je viens pour tuer la bête à sept têtes.

— Il y en a de plus forts que toi qui l'ont essayé et qui n'en sont pas revenus ; mais, enfin, si c'est pour cela que tu veux voir le roi, je ne puis t'en empêcher. »

Bertuolo fut introduit dans une salle toute pavée d'or. Le roi était assis sur un trône de diamants. Quand il aperçut Bertuolo, il lui demanda :

— « Que veux-tu ?

— Grand roi, je viens tuer la bête à sept têtes !

— Tu peux faire ce qu'il te plaira ; mais si tu réussis et que tu veuilles ma fille, as-tu pensé à trouver une énigme que je ne puisse déchiffrer.

— Oui.

— Et laquelle ?

— La voici.

Que signifie ceci :

J'avais deux freccie (1)

Qui ont tué Bertu,

Qui en a tué sept

Qui en ont tué cent.

Je n'étais ni au ciel ni sur terre,

Et j'ai vu un mort qui portait un vivant ?

Le roi réfléchit un instant ; mais, ne trouvant pas le sens de l'énigme, il dit à Bertuolo :

— « Reviens dans trois jours, si alors je n'ai pas deviné et que tu sois victorieux du monstre, tu auras sûrement ma fille. »

Le roi appela ensuite tous les savants et les devins du royaume afin de se faire expliquer le sens de l'énigme, mais personne ne put y parvenir.

Au bout des trois jours, Bertuolo arriva.

— « Pan ! pan !

— Entrez !

— Eh bien ! avez-vous trouvé ?

— Que m'as-tu dit ? ton énigme n'a pas de

(1) *Freccia*, gâteau cuit au four et dans lequel on a mis du broccio. — Le broccio est un fromage à la crème qu'on ne peut faire qu'en Corse.

sens ; d'abord qu'est-ce que deux *freccie* ? puis a-t-on jamais vu des morts porter des vivants ?

— Il faut donc vous en expliquer le sens, écoutez :

Lorsque je suis parti, j'ai reçu deux gâteaux de ma mère ; or, comme je voyageais depuis longtemps et que mon âne Bertu avait faim, j'ai été obligé de lui en donner un. A mon grand étonnement j'ai vu mon âne tomber raide mort, et j'ai compris par là que mes deux *freccie* étaient empoisonnées.

J'ai continué ma route ; après quelque temps j'ai été arrêté par sept voleurs. Pour m'en débarrasser, je leur ai donné l'autre gâteau.

Si je n'en avais d'abord donné à mon âne, je n'aurais pas su que les *freccie* étaient empoisonnées ; c'est donc Bertu qui a tué les voleurs.

Comme j'arrivais sur une haute montagne et que de là on voyait tout le pays, j'ai aperçu cent corbeaux qui, tout en faisant croua, croua, croua, dévoraient les cadavres des sept voleurs ; eux-mêmes ne tardèrent pas à être empoisonnés.

Je les vis là étendus par terre à côté des squelettes des brigands.

Vous voyez donc que sept morts ont tué cent vivants.

— Cela est très bien, mais comment expliqueras-tu maintenant

Je n'étais ni au ciel ni sur terre
Et j'ai vu un mort qui portait un vivant ?

— Rien n'est plus simple. Un jour que j'avais marché pendant longtemps sans jamais me reposer, j'arrivai au bord d'une large rivière sur laquelle on avait jeté un pont.

Je m'assis sur le parapet, et, pendant que je reprenais quelques forces, je vis un bel oiseau perché sur un tronc d'arbre et descendant le fleuve. Vous voyez que je n'étais ni au ciel ni sur terre, étant assis sur un pont, et qu'un mort portait réellement un vivant.

— En effet, tu as raison, reprit le roi; il ne te reste plus qu'à tuer la bête à sept têtes; mais je le crains bien, tu ne réussiras pas plus que tous ceux qui ont essayé avant toi.

— Nous le verrons bien; quoique petit j'ai une grande force, et quant à l'adresse, j'en possède plus que personne.

— Tu es si courageux que ce serait bien dom-

mage de te perdre ; prends ma merveilleuse armure et va combattre.

— Je vous remercie beaucoup, mais j'aime mieux être libre. Cette épée me suffira bien, je l'espère, à débarrasser la France du monstre à sept têtes. Laissez-moi donc partir, et, après la mort du serpent, je viendrai vous demander la main de votre fille. »

Le roi la lui promit.

Après quelques jours de marche, Bertuolo arriva près du château où se tenait le serpent.

Voyant un homme portant une épée nue, le monstre se mit à siffler avec colère, puis tout à coup, s'arrêtant, il demanda :

— « Que veux-tu, petit ver de terre ? tu paieras cher ton audace !

— Je ne te crains pas ; dans peu d'instants tu seras étendu à mes pieds et je jetterai tes langues aux chiens. »

Et disant ces mots, Bertuolo s'élança sur le serpent qui ne peut éviter les mille coups répétés de son terrible ennemi. La lutte est terrible, les têtes repoussent à mesure qu'elles tombent, mais, enfin, après un suprême effort, le vaillant jeune homme jette un cri de triomphe.

Les têtes du monstre, abattues d'un seul coup, roulent à ses pieds, toutes sanglantes.

Le vainqueur courut aussitôt annoncer l'heureux résultat de son entreprise.

— « La bête à sept têtes est morte; accomplissez votre promesse, dit-il au roi.

— La bête à sept têtes est morte! Dis-tu bien vrai? »

Et le monarque se jeta au cou du vaillant Bertuolo, le sauveur du royaume.

Son mariage avec la fille du roi ne tarda pas à se faire. On le célébra en grande pompe et toute la France assista au dîner qui eut lieu à cette occasion.

Pendant ce temps les cloches de Paris sonnaient à toute volée, afin d'annoncer à tous que la bête à sept têtes n'était plus. Tout le monde était content. Le dîner de noces se prolongea pendant une semaine. On y mangea des troupeaux entiers de moutons et de bœufs et l'on but des fleuves de vin.

— « Comme j'étais sous la table, on me jeta un os qui me cassa le nez. »

(Conté en 1881 par Madame Marguerite Colonna, de Porto-Vecchio).